

La Bonante

Printemps 2011



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

UNITÉ D'ENSEIGNEMENT EN LETTRES

Présentation

Cuvée 2011

« Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie.
– On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement; qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs? Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, et je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plate-bande de tulipes pour y planter des choux. »

Théophile Gautier tenait ces sages propos, controversés à leur époque, dans la célèbre préface de *Mademoiselle de Maupin* publiée en 1835. Ne trouvent-ils pas encore une certaine résonance à plus d'un siècle de distance, alors que l'utilitarisme règne toujours dans bien des esprits?

À l'heure où les livres de cuisine se vendent à la douzaine, tandis que la poésie reste trop souvent dans les tiroirs ou sur les tablettes, se pose la question de l'utilité d'une revue de création littéraire universitaire. « Pourquoi écrire? », « Que peut la littérature? », demandons-nous avec la horde des critiques. La même question ne se pose-t-elle pas à chaque étudiant qui endosse la vocation littéraire? « Dès qu'une chose devient utile, elle cesse d'être

belle », répondrait Théophile Gautier. « Le superflu est le nécessaire. »

Les participants aux deux concours littéraires annuels de *La Bonante* ont certes compris l'importance de cette quête de beauté. S'ils ne remportent pas tous un prix ou ne sont pas publiés, tous témoignent d'une foi en la liberté du geste créateur. Leur contribution demeure donc grandement nécessaire. Qu'ils soient félicités pour la force de leur engagement.

La sélection des textes de ce numéro a été effectuée par les membres du jury composé de Madame Anne Martine Parent, professeure de littérature et de Madame Chantal Ringuet, chargée de cours et poète. Je les remercie chaleureusement de leur dévouement à la cause des lettres.

Mes remerciements vont également à Madame Nicole Bouchard, doyenne des études de cycles supérieurs et de la recherche, dont le soutien financier permet de récompenser les gagnants, et à Monsieur Mustapha Fahmi, directeur du département des arts et lettres, qui encourage les projets de développement de la revue en plus d'assumer ses frais d'impression.

La réalisation de ce numéro n'aurait pas été possible sans le travail assidu de Madame Hélène Duchesne qui reçoit les textes et procède à la mise en page. Je la remercie infiniment de sa patience et de son professionnalisme.

Enfin, je tiens à remercier Monsieur Carol Dallaire, artiste multidisciplinaire, qui a offert gracieusement une de ses œuvres afin de parer la revue de couleurs plus attrayantes, en plus d'avoir animé un atelier sur les rapports du texte et de l'image auprès d'étudiants de lettres appelés à s'investir dans un projet de renouvellement de la revue. Espérons que ce numéro coloré marque le début d'une nouvelle *Bonante* et que se poursuive la quête!

Cynthia Harvey
Direction de l'Unité d'enseignement en lettres
UQAC

MEILLEURS TEXTES DE 4 LIGNES

Premier prix

Renaissance

Ma maison s'effondre et je me vois avalé par les
possibilités quand ce devrait être le monde à l'envers

Partout des cadavres postsynchronisés me hurlent au
visage ; le cimetière se révolte, se ravive, et moi avec
lui

Déjà j'entends tes yeux me jouer du violon, dans un
deux-pièces à Montmartre ou ailleurs loin...

Exilés de nous-mêmes, quelque part où tout, enfin,
sera pour la première fois

*Carl-Keven Korb
Saint-Fulgence*

Deuxième prix

L'Ouroboros des vilaines taupes

Pris en flagrant délit d'inculture

Je plaidai en novlangue

Mais on eut tôt fait de démasquer mon subterfuge

Qui trouva résonance dans l'oreille du paria

*Sophie Martin
Sainte-Catherine*

Troisième prix

C'était un lendemain comme on les hait

C'était un lendemain comme on les hait.

Sans miroir. Un trou noir à y enfouir tous ses soleils.

Toutes les paroles à arracher de l'oubli. J'ai encore un visage.

Je me suis levée, j'ai tout fait exploser. Jusqu'à la prochaine fois.

*Marie-Andrée Gill
L'Anse-Saint-Jean*

MEILLEURS TEXTES DE 3 PAGES

Premier prix

L'Hiver

L'avancée de l'hiver
 martelle ma mémoire
Je connais le galop des bourrasques
 les miroirs sans tain du givre
Mes lèvres pourpres de gel
 modulent une mélopée
Les giboulées fomentent
 un complot éphémère
Dans les glaces bleuies
 de mes rêves les plus fous
J'entends la pulsation du temps
 la vie refait surface
Éternelle graphie
 au bras de l'abondance

Démésure de l'hiver
 la beauté du paysage
Ouvre sa blanche page j'inscris
 dans l'ombre de sa marge
Le sillage de mes pas comme
 appel du large et tangible bonheur
La morsure du gel
 creuse des gélivures

Dans ces labours austères
 poussent des fleurs de cristal
Son verglas-porcelaine
 étalé sur les choses
Emprisonne l'éclat de mon regard
 mille prismes festoient au solstice de lumière
Les résidus du vent
 entortillent les branches
Dans le chant du silence
 des arbres squelettiques se lamentent
Entre blizzard et embellie
 encore gorgés des restes de gros temps
Flagrants d'espérance ils étalent
 leurs rameaux dénudés
Inaudibles caresses en attente du soleil
 un jour nouveau se faufile
Entre les espérances
 le quartz de la neige
Miroite sa clarté décadent diadème
 au front de Dame Hiver

Michèle Chrétien
Boischâtel

Deuxième prix (*ex aequo*)

La toile d'araignée

Phase 1 : terreur

J'étais là, dans un état de flottement suave, de complétude absolue, gavée de musique et de notes, effluves douillettes rythmant des pensées sans lendemain. J'existais, dans le suprême confort qu'il est maximale permis d'espérer d'une chaise d'ordinateur, dégagée du monde et de ses contingences, dans l'extinction de tout désir. Je naviguais dans cette félicité béate que procurent la solitude rêveuse, l'absorption d'alcool et la contemplation passive d'un écran quand, brusquement, je me trouvai éjectée de ma moelleuse torpeur : une araignée d'une taille étonnante, noire, grasse, velue, assassine, jaillit de sous la porte d'un placard, me faisant basculer dans une toute autre ambiance. Terreur !

Je m'enfuis, désespérée, enfiler des bottes pour avoir le dessus sur elle, à la recherche d'une arme. Mon .38 se trouvant chez l'armurier pour un astiquage en règle, je saisis en désespoir de cause une brique, puis retourne sur les lieux du drame. Double terreur : la garce a disparu ! Un ennemi invisible est un ennemi dangereux. Rien ne saurait atténuer la chair de poule qui parcourt mon épiderme, ni le désespoir qui me

suggère d'abandonner le navire au profit d'une chambre d'hôtel.

Armée d'un aspirateur et d'une brique en guise de courage, je pars à sa recherche, telle une exploratrice de brousse traquant la menace avec une apparente bravoure, mais secouée de spasmes d'effroi. Elle est si dodue que je doute que le ventre de l'aspirateur suffise à la digérer.

Elle s'est cachée, la vilaine, profitant des innombrables fils, propices au camouflage, du derrière de l'ordinateur. La topographie favorise l'adversaire. Paralysée par la peur, je me dois de passer à l'action : j'aspire à l'aveuglette, sans savoir si ma proie se terre dans quelque repli sombre, le manche guidé par nul autre que le hasard. L'incertitude. Suis-je toujours en danger ? Qui, d'elle ou de moi, se trouve captive ? J'ai bouché le tuyau de l'aspirateur, au cas où elle y soit. J'ai gardé ma brique à portée de main, si elle n'y est pas. Comment retrouver la nonchalance quand on ignore si un danger nous guette ? Pouich, pouich, j'asperge de Windex, de fixatif, de tout ce que je trouve de corrosif, pour la faire émerger de sa tanière. Je n'ai plus de gaz lacrymogènes.

Je n'ose pas remettre de musique, au cas où elle arrive par derrière, sans que je puisse l'entendre. J'ai besoin de tous mes sens pour rester à l'affût. Un frôlement de vêtement me fait tressaillir. Une brise inventée me nargue la nuque. Les bras et le dos me

fourmillent. Je me demande comment je pourrai aller dormir ce soir.

Phase 2 : questionnements

Par où a-t-elle pu s'introduire ? Les dimensions de la bête vont de pair avec l'énigme de l'issue probable. Visiblement les victuailles ne manquent pas. Pas de trace d'effraction. A-t-elle pondu toute une progéniture à mon insu, elle-même issue d'une ponte antérieure, à même ce placard, berceau de générations, conquis et colonisé ? C'est un choc d'apprendre qu'un écosystème grouille et croît à même ma demeure, MON cocon. C'est ce qu'il y a d'inquiétant avec le vivant juché sur six pattes ou plus : on perd le contrôle, ça se déplace et se multiplie sans qu'on se doute de rien, puis se jette sous nos yeux par un beau samedi soir.

Phase 3 : onirisme

Sommeil par intermittence. Frissons. Déjà trois fois que je rêve à elle. La dernière fut de trop : je retrouvais mon amie l'araignée, agrippée par les pattes, tête en bas. J'habite avec ma mère dans ce rêve. Je crie, je pleure, je martèle ma détresse, je hoquette mon impuissance, je l'implore de venir la tuer. Elle se fait horriblement attendre, tandis que mon menton chevrote, baigné de bave et de larmes. Elle ne peut accourir, dit-elle, parce qu'elle est nue dans la salle de bain. Je m'impatiente : pas question de la perdre encore de vue ! Arrive enfin ma mère, qui émerge du même placard que l'araignée. Je me sauve et attends qu'elle me sauve. Elle m'annonce qu'elle l'a

ratée. Je suis effondrée. Quoi ? Ma propre mère ne saurait me protéger des dangers ?

Variante : le voile blanc style baldaquin, suspendu au-dessus de mon lit, transformé en gigantesque toile. Je me sens prisonnière de ma chambre, même avec un éclairage léger. *Quand le soir, autour de nous, tisse sa toile.*

Sans cesse, je la revois en images. Le projectionniste de mon cerveau est un sadique. Repasse en boucle la même pellicule, sur l'écran glauque et embrumé. Elle devait mesurer deux pouces de long par un pouce de large. Le corps gros comme le bout de mon doigt. Noire, d'un noir profond. Si velue, si charnelle, si 3d ! Que de tissus, que de croquant, que de jus de vie dans cette chose autonome ! J'ai peur qu'elle pense ou pire, qu'elle m'observe. *De son repaire sombre l'araignée fait le guet.* Tout recoin est susceptible de la contenir. Je dois secouer, du bout des doigts, chaque objet que je touche.

Mon chat, indolent, qui se lèche soigneusement le pelage et les orteils, fait-il vraiment son boulot de chat ? J'ai des doutes, depuis que je sais qu'un tel spécimen se ballade librement sur mon plancher. Velus, agiles, sournois, ce sont des prédateurs de même acabit. Elle contraint fièrement la victime de se rendre, caresse sa proie de ses longues pattes.

*Julie Racine
Chicoutimi*

Deuxième prix (*ex aequo*)

Le tic-tac

Une

Au petit matin, immuable et majestueuse, Lausanne s'est déployée, perçant le brouillard dense qui l'habillait. Nous étions le 1^{er} août et une canicule inhabituelle pour cette époque de l'année s'éternisait sur la région. Les Alpes, la Place Saint-François et la cathédrale ont semblé sortir de terre avec le soleil. Comme tout le monde, je n'avais pas dormi de la nuit et, du haut de la terrasse surplombant mon appartement, j'aurais pu jouir du spectacle, si je n'avais eu autre chose en tête. Je suis descendu à mon atelier terminer ce que j'avais commencé.

Deux

Ma tâche complétée, tout l'après-midi j'ai tourné en rond sous un soleil de plomb. Il faisait chaud, très chaud. Tellement chaud que les gamins qui rôdaient d'habitude dans le quartier s'étaient volatilisés. À la fin, j'ai poussé la lourde porte du *Lapin Vert* et commandé une bière. L'endroit était désert, les

habituels étant réfugiés en des lieux réfrigérés. En plein cœur de la Cité, le troquet était d'habitude fréquenté par une faune d'étudiants et d'artistes. C'est là que nous nous étions rencontrés, il y avait une année.

Trois

Sur la table, j'ai déposé le cadeau que je lui destinais. Soigneusement emballé, le fragile paquet était couronné d'un nœud dont l'écarlate me brûlait les yeux.

Je suis maître horloger. Dans ma famille, de père en fils on est horloger. Fidèle à la tradition, jusqu'à l'année précédente, je n'avais consacré ma vie qu'à assembler minutieusement les pièces de l'héritage que l'on m'avait confié. Plus qu'un métier, l'horlogerie était une passion. Une vie entière consacrée à un projet unique n'est certes pas grand-chose quand il s'agit de circonscrire les limites d'un univers, de l'assujettir à sa volonté. La fuite du temps m'est encore aujourd'hui difficilement supportable. Je n'aime que ce que je peux contrôler.

Quatre

« Le temps, me disait papa, se doit d'être asservi. Tu peux t'en faire un allié, à condition d'apprendre à le dominer. » Ce que j'ai accompli en devenant rapidement le plus riche PDG de l'histoire de cette industrie.

J'étais encore gamin lorsque que mon père m'a emmené la première fois à La Chaux-de-Fonds visiter

les salles souterraines de son fameux musée. Fascinantes, celles-ci découvrirent à mes yeux ce jour-là le plus captivant des trésors. Dans une salle de quarante mètres par trente s'entassaient clepsydes, cadrans solaires, pendules, montres et automates à musique. De véritables chefs-d'œuvre s'étalant avec orgueil et démesure sous mes yeux éblouis. Toute la précision du monde consacrée à borner le temps, à tenter de l'emprisonner dans une petite boîte dorée! Mais ce qui m'a par-dessus tout attiré, c'est la perfection avec laquelle les diverses pièces de métal s'emboîtaient parfaitement les unes dans les autres, et le petit tac, à la fois régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement. Tic, tac, tic, tac, tic, tac.

Jour et nuit, je me suis consacré à ce métier. Des moments parfaits où matière et esprit se sont enchâssés, sans l'ombre d'un doute.

Cinq

Mes études terminées, je suis entré dans la compagnie en tant qu'apprenti. Je n'ai ensuite eu d'autre ambition que d'en gravir les échelons. J'en suis inévitablement venu à envisager la vie comme une combinaison, un agencement de moments absolus, d'irréprochables petites pièces s'emboîtant les unes aux autres en vue de former un ensemble alliant perfection et beauté. Tic tac, tic tac, tic, tac. C'est à ce moment qu'Elle était entrée dans ma vie.

Six

Je venais d'avoir trente-six ans lorsque nos destins se sont croisés. Venue du Québec lointain, elle gagnait sa vie en tant que peintre miniaturiste. Elle était seule devant un *caffè latte*, un portfolio à ses pieds.

Fascinante, elle découvrit à mes yeux ce soir-là le plus captivant des mirages. Armée d'un pinceau à un seul poil, ce bout de femme pouvait faire entrer un paysage tout entier dans un cadre de quatre centimètres par trois, avec un ciel bleu parsemé de petits nuages blancs, un horizon de collines aux flancs couverts de vignes, un château, un lac et de minuscules personnages vêtus de dentelles. De véritables petits chefs-d'œuvre s'étalant avec humilité sous mes yeux éblouis. Toute la précision du monde consacrée à circonscrire la beauté, à tenter de l'emprisonner dans un petit cadre doré! Mais ce qui m'a par-dessus tout attiré, c'est la perfection avec laquelle ses phrases s'enchaînaient parfaitement les unes aux autres, et le petit accent, à la fois régulier et rassurant, qui en ponctuait gracieusement le mouvement. Tic, tac, tic, tac, tic, tac.

Jour et nuit, nous nous sommes aimés. Des moments parfaits où corps et esprits se sont enchâssés, sans l'ombre d'un doute.

Sept

Par la fenêtre du bistroquet, la chaleur pénétrait en bouffées longues, humides et collantes. De ma place, je n'apercevais du dehors que des images floues. Les fines gouttelettes s'échappant de la fontaine

moussaient tout autour, embuant le paysage. Élastique, le temps semblait s'étirer jusqu'à presque s'arrêter. Même les pulsations de mon cœur semblèrent un moment s'être tues.

Huit

À la mort de papa, pour la première fois de ma vie, je m'étais senti démuni et désorienté; la course contre la montre qui régit notre existence m'étant apparue dans toute son insolence. Puis, Elle était arrivée. Nous aurions un fils, pensais-je. Quelque inexorable que soit le passage du temps, il ne pouvait rien contre l'éternel mouvement de la vie qui permettrait de tout recommencer. Tic tac, tic tac, tic tac.

Neuf

Cette attirance physique, ce besoin insatiable qui cherchait à s'exprimer, je ne peux me l'expliquer. Tous ces tics et ces tacs m'avaient-ils embrouillé? Y arriverais-je? Mes mains s'étaient mises à trembler. Non! Je n'y arriverais pas. Je m'appliquai à respirer plus lentement et en cadence. Si! J'y arriverai.

Dix

J'avais vécu cette passion comme j'aurais créé un mécanisme délicat, avec la même nécessité de réussir chaque étape, le même souci de tous les détails. Entre elle et moi, cela s'était plutôt bien passé jusqu'à ce vendredi, il allait y avoir un mois. Dans les règles de l'art, c'est-à-dire – je ne peux y croire! – à genoux, je lui avais finalement demandé de m'épouser.

Cristallin et pur, son rire, avait fusé. « Je suis encore si jeune, avait-elle répondu. J'ai encore trop de choses

à faire et à voir pour que je songe déjà à me marier! »
Le genou et l'orgueil douloureux, je m'étais relevé, penaud et hébété. Nous avons continué à nous voir mais, dorénavant, le sentiment de mon impuissance me hantait. Pris de langueur, je ne ressentais plus qu'un horrible manque à gagner, une faille à combler. Je ne vivais dorénavant le plaisir que comme une future douleur. Il fallait que je tire un trait!

Onze

Ce soir-là elle a finalement poussé la porte du bistroquet. Serrée dans un écrin de soie écarlate, elle était si ravissante que j'ai senti ma détermination flancher. Voyant le paquet, elle s'est assise avec empressement avant de se mettre à babiller gaiement. Onze heures cinquante-neuf. À la fois régulier et rassurant, le bruit sec s'est fait plus exigeant. Tic, tac, tic, tac. Alors qu'elle s'attaquait au nœud entourant l'emballage de son cadeau d'adieu, les horloges des quatre coins de la ville se sont mises à tinter. Je me suis levé. Sans hâte, je me suis dirigé vers la sortie. C'était fini.

Douze

Le souffle de la première détonation m'a fait sursauter. Puis, les pétarades des feux d'artifice du 1^{er} août se sont déchaînées. Maintenant intolérable, la chaleur formait un halo suffoquant. J'ai consulté la montre que m'a léguée mon père. Minuit. Les aiguilles s'étaient immobilisées, figeant ce moment dans l'éternité.

Elle a été le grain de sable dans l'engrenage parfait de mon existence. Ce soir-là, je suis rentré chez moi, abandonnant derrière le paquet contenant les miniatures qu'elle m'avait données, et une lettre expliquant ma décision de la quitter.

La fuite du temps m'est encore aujourd'hui difficilement supportable. Je n'aime que ce que je peux contrôler.

Rose-Lise Brassat
Québec